

## Une paire d'opingas

Besnik Mustafaj

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Mustafaj, B. (2020). Une paire d'opingas. *Les écrits*, (159), 70–75.



UNE PAIRE D'OPINGAS [1]

Le miracle que ma mère devait faire sortir de ses mains «juste à l'aide d'une aiguille et de fil blanc» était une paire d'opingas. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Pour souligner encore plus fortement l'importance spéciale de la tâche dont il l'avait chargée, le Premier Secrétaire lui répéta qu'il s'agissait d'une paire d'opingas pour homme, de ces opingas d'autrefois qu'on porte rarement aujourd'hui ou juste pour les cérémonies. Ma mère compléta en toute logique l'explication manquante dans l'exposé du Premier Secrétaire. Il s'agissait d'une paire d'opingas pour homme, de ces opingas qui ne vont pas avec les vêtements de ville que les montagnards, désormais transformés en petits salariés, pouvaient s'acheter dans les magasins d'État. Elle était donc convaincue que le Premier Secrétaire l'avait convoquée dans son bureau simplement pour s'amuser de son ignorance. Elle se sentit offensée et fragile comme jamais de sa vie. Elle se retrouvait totalement abandonnée et sans défense. Mais elle n'eut pas envie de pleurer.

Cependant, sa conviction que l'homme le plus puissant de la région l'avait convoquée dans son bureau pour s'amuser de son ignorance ne persista pas. Ma mère commença peu à peu à changer d'idée en voyant qu'avec le plus complet sérieux, le Premier Secrétaire insistait sur le fait que ces opingas devaient être belles, très belles, les plus belles que ses mains n'auraient jamais fabriquées et ne fabriqueraient jamais, belles telles que personne, à part elle, ne pouvait se les imaginer.

– Parler d'œuvre d'art est réducteur. Camarade S., nous attendons de vous un véritable chef-d'œuvre artistique, ajouta-t-il, en accentuant, une à une, ses recommandations trop compliquées pour le cerveau candide de ma mère. Comment attendre un chef-d'œuvre artistique d'une simple paire d'opingas? Et quel rapport y avait-il entre elle, une fille de la campagne qui avait peu fréquenté l'école, aujourd'hui jeune femme au foyer, avec les chefs-d'œuvres artistiques?

Puis, en la regardant droit dans les yeux, le camarade Premier Secrétaire se concentra pour lui expliquer brièvement, mais d'une manière claire et précise, que malheureusement le temps était compté. Ce chef-d'œuvre artistique qui allait de toute évidence ravir tous ceux qui le verraient devait être accompli, sans faute, en deux jours. «Deux jours seulement, à partir

[1] Opingas: chaussures traditionnelles en lanières de cuir.

d'aujourd'hui, vous avez bien compris? » Achevé un jour plus tard, cette tâche quoique œuvre artistique n'aurait plus aucune valeur. Elle n'atteindrait plus le but du Parti.

Le temps qu'il considérait comme compté ne fit pas d'impression à ma mère. Deux jours étaient largement suffisants pour tresser une paire d'opingas pour homme. Mais quelque chose d'autre attira son attention et remis le désordre dans sa tête : le principal souci du Premier Secrétaire était que les opingas ravissent ceux qui les verraient, mais pas qu'elles plaisent à celui qui les porterait. La logique de ma mère marchait autrement. Selon elle, le principal souci devait être que les opingas soient acceptées par celui qui les porterait. Qu'elles plaisent à son œil, mais surtout qu'elles soient adaptées à son pied. Le jugement des autres venait après. Si celui qui allait les porter mettait en doute leur beauté, ou pire, si elles s'avéraient étroites, larges, petites ou grandes pour son pied, tout le travail s'en irait en pure perte. Cela n'aurait aucune valeur que les autres, d'occasionnels observateurs, puissent porter aux nues leur beauté. Les opingas ne sont pas des bijoux à se mettre aux oreilles, ni des broderies à suspendre au mur comme décoration. Ma mère a toujours eu une fierté excessive. Elle souffrait quand quelque chose d'inutile sortait de ses mains et elle souffrait si le fruit de son labeur était méprisé. « Toute chose belle devait être utile et toute chose utile devait aussi nécessairement être belle », disait-elle. Mais elle était consciente que la beauté n'a pas de mesure unanime. « Une femme, qui est femme dans l'âme, se distingue par sa faculté à déterminer sans faille une échelle de beauté commune à la plupart des regards », disait-elle.

Entre-temps, le Premier Secrétaire lui dit calmement qu'au Comité du Parti, ils lui fourniraient tout de suite le matériel nécessaire. Elle n'avait qu'à vite, vite dresser une liste. Et tout arriverait chez elle sans tarder et de la plus haute qualité, naturellement. Sur ce point, elle n'avait pas à s'inquiéter. Toutes les mesures étaient prises.

– Mais le temps à respecter, répéta-t-il avec un éclair de prière dans les yeux, vous seule en disposez, camarade S. Question délai, malgré notre bon vouloir, nous ne pouvons pas vous aider. Que nous en sortions la tête haute ne dépend que de vous. Tous les camarades du Parti et moi-même avons une entière confiance en votre mobilisation et en votre haut sens des responsabilités.

Ma mère était tout entière en attente d'autre chose et le discours lisse du Premier Secrétaire lui passait complètement à côté. Il fallait qu'il lui explique mieux tout un ensemble de détails indispensables. Sinon elle ne pourrait pas à se mettre au travail. Le Premier Secrétaire savait fort bien cela, même s'il était un homme, un homme très important même, le plus important de toute la région. Il avait étudié en Union soviétique et passait sa vie dans un bureau où des personnes comme ma mère entraient plus difficilement qu'au paradis. La feuille blanche et le crayon qu'il fit glisser sur la table, ma mère s'en empara simplement par instinct d'obéir aux ordres de cet homme puissant et, perplexe, elle les garda à la main.

Le Premier Secrétaire lui fit signe d'écrire.

– Quoi?, demanda ma mère, quelque peu effrayée.

– Les fournitures enfin, ce dont vous aurez besoin pour le travail.

– J'ai tout ce qu'il me faut, tout, répondit-elle à la hâte et elle repoussa craintivement la feuille blanche et le crayon vers l'homme. J'ai tout à la maison, répéta-t-elle.

– Tout doit être de très bonne qualité, d'une qualité spéciale, comme on dit.

– Tout est de bonne qualité. Très bonne. La meilleure. Elle avait retrouvé une certaine assurance.

– Bon! Satisfait, le Premier Secrétaire ouvrit les bras pour lui indiquer que la conversation était close et qu'il s'apprêtait à se lever. Il allait la reconduire à la porte. Mais il demeura, un instant suspendu, les bras écartés. Debout, il semblait avoir rétréci. Ma mère ne bronchait pas.

Depuis un moment, elle cherchait confusément dans sa tête la manière adéquate de lui poser la question qui la taraudait. L'empressement de l'autre à la faire partir l'obligea à le faire de façon directe:

– Pour qui sont ces opingas?

– Heu?, marmonna le Premier Secrétaire. On aurait dit que l'intervention de ma mère lui rappelait quelque chose d'important. Vous faites bien de me poser la question, il n'y a rien de mal à cela, je vous comprends. Mais vous ne pouvez pas le savoir maintenant. Non pas que le Parti n'ait pas confiance en vous. Au contraire. Vous êtes la personne qu'il nous faut, nous vous l'avons dit. Mais chaque chose se découvre en son temps, pour les nôtres aussi. Vous comprenez? Aujourd'hui le nom de cet homme est secret. Secret d'État... je crois que vous le comprenez... il doit également en être ainsi pour le travail que vous allez faire: secret d'État. Personne, vivant ou mort, ne doit rien savoir de la tâche qui vous a été confiée.

Ma mère frémit même si ce que signifiait secret d'État n'était pas très clair pour elle. Jusque là, elle n'avait entendu ces mots qu'à la radio et à propos de personnes avec qui elle n'avait absolument rien à voir. De temps en temps, on découvrait au sein du Parti des ennemis dangereux qui avaient vendu des secrets d'État à des étrangers. Son frémissement lui parcourut brusquement tout le corps et s'arrêta à sa lèvre inférieure. Le mauvais pressentiment de la veille lui revint. « Dans quel jeu m'ont-ils fourrée? », se demanda-t-elle sans étonnement cette fois. Après cette conversation en apparence très sérieuse, rien que pour une paire d'opingas pour homme, le pire attendait sans doute sa tête, et ma mère, par manque d'expérience, avait juste oublié pour quelques instants que le Premier Secrétaire l'attendait.

Mais sa lèvre inférieure continuait à trembler et il le remarqua.

– Vous apprendrez vous aussi très vite ce secret, Camarade S. C'est-à-dire dans deux jours. Deux jours à patienter, ce n'est pas trop, n'est-ce pas? Il lui sourit lentement, implicitement. Vous l'apprendrez et vous en serez fière. Vous vous souviendrez de l'événement toute votre vie. Vos enfants et vos petits-enfants aussi en seront fiers, génération après génération.

Le ton très autoritaire du Premier Secrétaire aurait dû rendre ses paroles stimulantes plus convaincantes encore. Mais ce ne fut pas le cas. Son sourire implicitement chargé d'espoir passa en vain. Ma mère ne s'apaisa pas. Elle était à nouveau submergée par son mauvais pressentiment. Elle ne pensait plus à elle, mais à mon père et à moi.

– Donc, ajouta-t-il sur un autre ton, plus intime, en attendant que vienne le temps de le faire connaître mondialement, vous aussi, vous garderez secret tout ce que vous savez. La tâche dont nous vous chargeons est top secret, comme je vous l'ai dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Top secret. Il joignit son majeur et son index à ses lèvres dans un geste menaçant. Que ce soit cousu, dit-il. Ma mère comprit qu'elle avait à se coudre la bouche.

– Je ne sais rien, l'interrompit-elle. Sa voix chevrotait. Je n'ai rien à raconter.

– Comment donc?! Vous savez l'essentiel, Camarade S. Vous savez que ces opingas vous ont été commandées par le Premier Secrétaire du Comité du Parti lui-même. L'importance spéciale de la tâche est aisément compréhensible. Et cela, vous devez le tenir absolument secret, pardonnez-moi de vous le

répéter. Top secret. Il chercha des yeux l'approbation de ma mère et elle lui répondit machinalement d'un hochement de tête. Pour elle, tout était inexplicable, comme un rêve. Elle pensa avec culpabilité à mon père et à moi. Qu'allait-il advenir de nous ?

De nouveau, ma mère était saisie par l'envie de fuir. Quitter ce lieu au plus vite ! Se retrouver dehors pour inspirer librement. Emplir encore une fois ses yeux de lumière. Sentir la caresse des rayons du soleil sur son visage. « La prison, ce doit être ça », se dit-elle. Elle n'était plus capable de se concentrer sur les paroles du Premier Secrétaire. Elle ne l'écoutait plus. Elle n'avait plus en tête aucune des questions qu'elle n'avait pas pu lui poser.

Le Premier Secrétaire, comme s'il avait voulu totalement briser la jeune femme déçue devant lui, clôt la conversation sur ces mots :

– Parce que vous comprenez, Camarade S., l'ennemi est à l'affût de l'occasion de nous frapper là où cela fait le plus mal...

Fragment extrait du roman *Dëmtuar gjatë rrugës*, Tirana, Toena, 2019.  
Tirana, Ideart, 2011.

Né en 1958 à Bajram Curri,  
Besnik Mustafaj fait des études de langues et lettres à l'Université de Tirana.  
Parallèlement à sa carrière d'écrivain, il mène une carrière d'homme politique.  
À partir de 1989, il joue un rôle important dans le processus  
de démocratisation en Albanie.  
Il devient le premier ambassadeur postcommuniste à Paris.  
De 2005 à 2007, il est ministre des Affaires étrangères, puis démissionne.  
Depuis 2008, il se consacre entièrement à la littérature.  
Il écrit romans et recueils de poésie.  
Il vit à Tirana.

---